



Jean-Paul Hébert, 1946-2010.

C'est ce que le passant lira inscrit dans la pierre. C'est ce que le dictionnaire dira très bientôt.

Militant politique, acteur majeur de la vie locale, auteur scientifique et de livres d'enfant, défenseur des droits de tous et partout, membre du comité central et secrétaire général adjoint de la Ligue des droits de l'Homme. Une vie bien occupée, 45 ans de mots et d'actions pour « continuer à bâtir un monde meilleur », tel qu'il nous le dit dans son dernier message. Et si c'est la plénitude d'une vie qui donne un sens à la mort, il n'empêche, ce 21 juillet n'était pas un beau jour pour mourir. C'était trop tôt, bien trop tôt. Et lui, le croyant, qui savait que la mort fait partie de l'humain, compte sur nous pour assumer la transcendance et la continuité des causes qu'il défendait.

Telle sera l'officialité de l'événement, mais nous en avons aussi une connaissance sensible.

Depuis des mois, Jean-Paul nous donnait avec humour et sans jamais se plaindre des nouvelles de son combat contre la maladie. Cet humour fait d'une part de lucidité sur ce qui restait à faire, d'autre part d'optimisme sur nos capacités à le faire, il l'aura fait vivre jusqu'au bout de son courage. Il aura constamment allié une chaleureuse humanité dans la camaraderie militante et un goût du débat et de la rigueur dans l'argumentation qui nous interdisait de baisser la garde.

Mais chacun se souvient aussi de son émotion tremblante de rage lorsqu'une déclaration, un fait ou une dérobade le touchait au plus profond de ses convictions. Jean-Paul, c'était une présence humaine au service de nos idées, l'assurance que nous garderions constamment présent à l'esprit le sort des opprimés et des réprouvés. Et c'était aussi cette voix puissante, cette inépuisable réserve de chants révolutionnaires et militants qui manquera désormais cruellement à nos moments de joie et d'amitié partagées.

Jean-Paul, c'était une forte présence physique. Il était de ceux dont l'aura ne pouvait laisser indifférent. JP présent, ça se voyait, ça se savait, ça se sentait.

Jean-Paul, c'était une tête pensante. Chacun se souvient de ses soulèvements de paupière quand, faussement endormi, il sursautait à l'écoute d'un argument mal tourné, ou d'une fausseté, préparant avec plaisir la cinglante réponse qu'il mijotait.

Jean-Paul, c'était un écrivain à sauts et à gambades, capable aussi bien d'être Hector Hugo que le spécialiste reconnu et recherché sur les questions d'armement et forcément de stratégie internationale, sur lesquelles il a écrit ses articles pour notre revue, Hommes et Libertés. Entre ceux-là et « Lambada pour l'enfer », quels points communs si ce n'est son amour des enfants, des femmes et des hommes ?

Jean-Paul, c'était une somme de connaissance, que moi-même j'ai constaté à mes dépens, quand je fis une fausse citation de Victor, dans une intervention. Vous savez « Et jetant dans un coin son bonnet de forçat mouillé par la tempête, diable, diable, dit-il en hochant la tête.. », et qu'il m'a interrompu pour tonitruer la vraie littérature en pleine réunion, à m'en faire rougir de honte !

Jean-Paul, c'était un être qui sourdait l'empathie. Quand il regardait de ses yeux si clairs, entre sa crinière dont il était si fier et cette moustache accroche-mots, il avait cette capacité de rendre son interlocuteur unique.

Jean-Paul, c'était un geysier de colère quand il avait le sentiment que l'interlocuteur se permettait d'user de mépris ou de condescendance. Autant il acceptait la contradiction, autant il ne supportait pas la mauvaise foi. Qui ne se souvient pas de son doigt levé en guise d'avertissement, de son chef rouge et oscillant de colère ?

Qu'Elisabeth, Pascal, Benoît et Pierre et toutes celles et tous ceux qui bénéficiaient de son amour, sachent notre peine, profonde, et la dette que nous avons envers ce passeur d'espoir et ce compagnon fraternel. Jean-Paul était un vrai militant, comme il y en a très peu. C'était un ami proche, c'était surtout un homme humain, plus qu'humain.

Jean-Paul, c'était à la fois un doux et un dense. Nous l'aimions pour cette ambivalence heureuse. C'est comme ça que nous le garderons en mémoire.

Fécamp, le 26 juillet 2010